

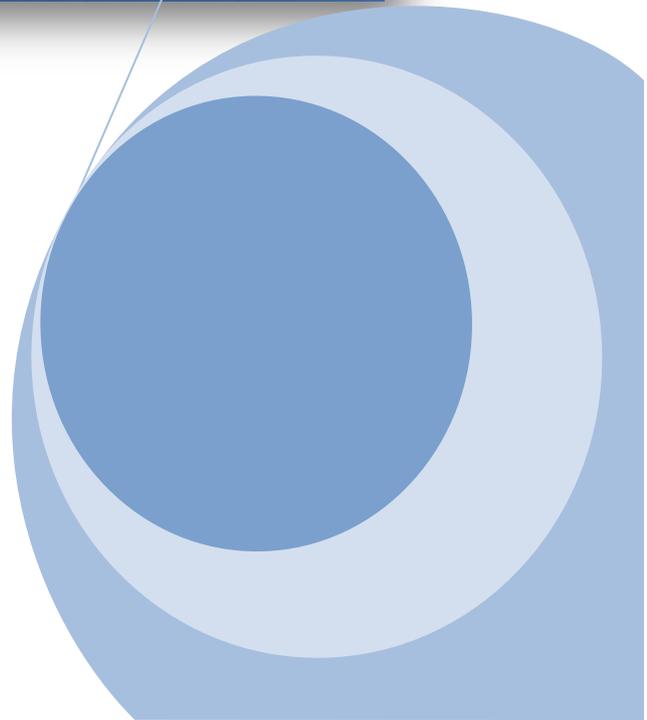
Entre deux vents

Au fil du Maravenne

Promenade au fil du chemin de Annamites, elle vous emmène le long des berges ombragées du Maravenne vers le Port qui sommeille en cette saison hivernale.

RESCH JM. Alhazen

20/02/2011





« Il est là ! Il est revenu ! »

Les grappes mauves des fleurs du jardin se pressaient dans la lumière douce de cette après-midi de Février. Elles déplaçaient leurs ailes de papillon, s'offrant sans retenue à la caresse du Soleil qui les avait oubliées depuis des jours, emmitouflées sous les rafales du vent d'Est gorgé des pluies du large. Les feuilles vernissées époussetaient les dernières larmes du ciel tombées ce matin pendant l'averse furtive.

Le soleil essuyait le ciel au bleu de mistral.

Le vent d'Est s'était tu, le mistral prenait ses aises, il aimait se faire désirer dans ce terroir londaï où se partagent les vents.

L'air s'emplissait de l'odeur douceâtre des acacias qui éclataient leurs étamines dorées au bord de tous les chemins.

L'heure était venue d'allonger le pas sur le chemin qui conduirait à la mer.

On ne dit pas route ce serait trop artificiel, ni voie car trop construit, pas plus sente cela serait trop sauvage alors il reste chemin comme celui qu'il trace dans vos pensées lorsque vous voulez bien l'emprunter.

Terre battue, quelques graviers qui crissent sous les semelles, il ne chemine pas mais file droit sous l'ombrelle des pins qui le bordent.

Pudique il ne crie pas son histoire ensevelie, à peine quelques écriteaux dépositaires d'une mémoire enfouie. Elle dit la voie ferrée acheminant les minerais arrachés à la Terre, les petites mains courageuses des annamites qui la construisirent.

Et puis sur les écritures savantes qui égrènent leur prose semée comme les cailloux du Petit Poucet, s'installent les mots d'amour d'aujourd'hui où deux cœurs adolescents se disent leur passion pour l'éternité, éphémères serments que la vie effacera mais qui resteront ici criant leurs mots brûlants au passager qui s'embarque sur le chemin.

Tout un peuple de promeneurs s'y rencontre.

Le chien et son maître dont on ne sait trop qui tire l'autre.

Le petit fils qui pédale sur un vélo trop rapide, le papy qui court et s'essouffle recherchant le banc salvateur.

Ces dames qui commentent les dernières nouvelles du village à l'ombre des chênes démasclés.

Et les sportifs en petite foulée qui déboulent en expirant bruyamment alors que sonne le pédaleur casqué demandant une place pour passer, filant comme le vent.

Vous y croiserez les couples d'amoureux, bras dessus, bras dessous, marchant à petits pas et goûtant l'amour de l'instant à deux, la maman et son ado pas très joyeux qui va faire ses courses au village et vous qui flânez, recevant toutes ces vies qui circulent et se croisent sans peut-être se voir.

Vous passerez le stade couleur de pelouse, aujourd'hui s'activent les joueurs de ballon au son du sifflet rageur de l'arbitre alors que des gradins gronde l'impatience d'une assistance enfiévrée.

Je ne m'attarde pas et je poursuis par l'allée des chênes avant de retrouver le couvert des pins parasols.

Au bout, là-bas, attend le pont sur le Maravenne.

Les pluies récentes ont grossi le lit du torrent qui coule gentiment des eaux claires après sa colère boueuse qui avait repeint la mer à l'ocre des argiles.

Aujourd'hui je me ravis des multiples cascades d'eau qui ruissellent vers l'aval recherchant une route à travers le chaos des galets de quartzite qui jonchent le lit tranquille. Elles racontent le massif de Maures où filtrent les sources sous la mousse du maquis dans l'humide des ravines.

Le torrent assagi vous quitte pour un instant, vous le retrouverez plus tard après la traversée du goudron : un feu qui clignote, orange, orange, attention des piétons peuvent surgir !

Je choisis la remontée vers le pont pour retrouver le torrent amical de cette après-midi où l'hiver installé dénude encore de nombreuses branches. Mais, seraient-elles intrépides ou insouciantes dans leur exubérante jeunesse, des brassées de fleurs en livrée d'aubes se montrent sur les amandiers où butinent des armées besogneuses d'abeilles se gorgeant du nectar béni d'un printemps qui s'invite.



Les acacias m'envoutent de leur odeur suave, émanation entêtante des ces milliers de boules au duvet de poussin proposant au vent amical leur poussière d'or.

Ici on les dit mimosas, on a oublié leur origine lointaine aux saisons inversées.

Ils s'implantent, nombreux et fiers, au long des berges de la risberme qui vous conduit vers la mer d'azur.

L'eau vive accompagne ma marche de sa chanson qui ruisselle, clapote et gargouille, racontant les galets et les remous que rencontre sa course rapide pour un mariage avec l'eau salée, là-bas dans l'estuaire paresseux où le pêcheur pensif plonge une ligne à la recherche tu temps qui passe dans l'attente d'un bouchon qui frétille.

Les berges sont repeintes de leur poudre d'herbe tendre et fraîche que le printemps saupoudre.



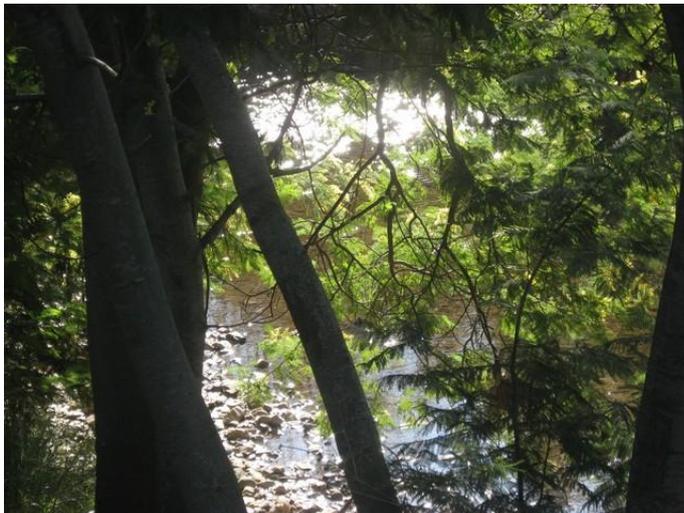
Sous les vieux chênes un banc affiche sa solitude et s'offre à une rencontre amicale pour un instant de calme et d'écoute.

Mais je passerai ma route cette fois, le laissant dans son écrin de verdure réchauffer son vieux bois poli aux rayons généreux d'un soleil qui se montre entre deux nuées.

Je chemine laissant venir à moi des images de sérénité, des tableaux de reflets qui s'agitent au fil de l'onde qui m'accompagne, se glisse sous les rameaux curieux qui s'abaissent pour

s'admirer, juste un instant, sur la surface polie de l'eau des collines qui sent l'averse et qui va, déployant mille rides sous la caresse du vent léger, là où la pente l'entraîne inexorablement, là vers le baptême de l'eau et du sel.

Le sous-bois profond invite à des rêves d'enfants, cache-cache avec la lumière qui joue des marelles sautant d'une vaguelette à l'autre.



Ici l'ombre apaise et vous amène sur les chemins rares des souvenirs heureux, peut-être cette obscurité qui se nourrit de ces reflets qui l'éclairent comme autant de survivances qui font irruption l'instant d'un éclat de lumière, un éclat de mémoire.

La mémoire se nourrit de l'obscur, la pensée se libère dans la lumière.

Je rejoue les méditations d'un promeneur solitaire alors que le Maravanne sème sa mémoire comme autant de galets arrachés à ces terres lointaines, aux collines vêtues de sombre.

J'ai toujours aimé faire parler les pierres. Elles ont tant à dire, pourtant combien nombreux sont ceux qui les ignorent, vulgaires cailloux laissés là par la dernière crue. Savent-ils qu'elles nous relient avec un passé au-delà de l'horizon brumeux d'avant nos aïeux, à l'horizon des temps là où l'homme n'était pas, pas encore, mais où la raison peut nous amener sur les sentiers de la pierre.

Trouées dans le passé, fenêtres sur le présent, les feuillages s'écartent pour célébrer la fête de l'eau revenue, l'eau rare de nos collines, l'eau claire des sources et des profonds ravins qui viendra après la crue sauvage qui arrache et charrie la chair du monde sacrifiée sur l'autel des sédiments marins où ils dormiront, dans l'attente millénaire qui les fera renaître comme île d'or ou montagne enneigée alors que les hommes auront disparu, ensevelis par leur immense vanité à croire que le temps se domestique.

Témoins nous sommes, maîtres jamais : homme toujours tu chéris la pierre car demain c'est elle qui dira ton passage furtif dans l'univers vieillissant des possibles.



Je sors de l'ombre.

Le chemin découvre le ciel où rodent des cumulus en maraude.

Le vent mollasson, vent polisson, fait sa sieste.

Oh il se présente ! Il s'est invité aujourd'hui mais il a le temps de souffler. Il se contente de pousser son troupeau de sombres nuées qui rechignent à quitter la place et se couronnent de crêtes dorées volant un soleil timide.

Elles s'enhardissent et poussent des volutes ourlées de l'or d'un soleil qui se cache, toujours plus haut, toujours plus amples, vanité de pluie en réserve pour une menace qui s'éloigne au gré du mistral qui là-haut fait son ménage.



Elles voudraient rester, encore déverser leur trop plein de colère liquide sur cette terre par trop abreuvée.

Elles s'assemblent comme une meute qui s'ameute sentant le danger qui rode.

Leur force se dissout dans le bleu du ciel où leur forme éphémère traîne sa défaite en une procession de sombres nuages rasant le sol.

Leurs ombres mouvantes dessinent le destin fatal de leur course vers le levant où elles seront englouties par l'air sec qui dévale des hautes terres.



Le miroir du Maravenne les inscrit pour un instant, nuages d'eau dans une eau en passage, images d'un présent pour un futur qui s'en va au fil de l'eau.

Un très vieux chêne attend, il a la sagesse de l'âge et modère la sève qui gonflera ses bourgeons lui redonnant sa chevelure de feuilles couleur de pré où les chatons de fleurs mâles secoueront leurs étamines dans une promesse de glands.

Il attend près du chemin offrant ses rameaux ensommeillés au froid du matin qui givre les frêles pétales trop tôt apparus.



Toute cette nature est en devenir.

Elle attend le signal, on ne sait qui le dira.

Peut-être un jour qui s'allonge, une température qui progresse, les gazouillis des oiseaux ou un vol de flamants qui signe d'un V triomphal leur retour d'une Afrique lointaine.

Demain, oui peut-être demain, tous diront leur joie de printemps, leur besoin de feuillage, leur impatience de sève qui éclatera les bourgeons en frileuses petites feuilles en manteau de duvet.

Alors la fête sera partout, les oxalis en jupe dorée annonceront le réveil de l'ophrys précieuse, narcisses et jonquilles balanceront leurs corolles offertes aux trompes avides des butineuses, arbres et arbustes revêtiront leur habit de feuille, parure exigée au bal du printemps.

Pour l'heure la prudence est à l'image du silence des lieux.

Il faut se méfier de la lune rousse qui ramène dans ses cabas des giboulées de glace qui brûlent feuilles et bourgeons. Le printemps viendra, tout vient à point.

Et sans vous hâter vous arriverez au port de La Londe.

La passe vers la mer est désertée. On n'y voit aucun bateau, ils ont fui la crue traîtresse qui renverse et malmène celui qui ose s'aventurer dans le lit naturel du torrent.

La nature y reprend ses droits !



Pourtant on en a fait un port de plaisance, du moins en été si l'orage veut bien laisser ces rivages pour se déchaîner plus haut et plus loin.

Alors l'homme y fait des tas, des sentinelles de tas qui s'égrènent le long de la panne.

La drague gloutonne a remué la vase pour en extraire les vestiges des crues passées affouillant un fond qui remonte, bouleversant un ordre séculaire où le torrent écrivait ses fureurs et ses étiages.

Il ne reste rien du Maravenne, de son histoire, une identité rejetée sur le bord et morcelée en tas de galets qui ne disent plus rien.



Ils attendent là qu'on les reprenne pour un voyage de bennes vers une décharge où ils finiront dans des rêves d'eau vive.

Car il faut de la place pour les bateaux à venir, qui ne rêvent que d'eau calme.

A moins que Dame Nature dans une brusque crue printanière ne vienne repasser les cartes et reprendre son petit monde du fond !

Et l'homme refera des tas, symbole d'un désordre local pour un ordre global qui rassure, s'épuisant à faire des trous pour élever des bosses qu'il détruit pour combler des trous.

Sur les plages on revoit le même scénario, on repousse le sable, on bosse partout et la grève est sur le tas. La mer n'aura pas sa pitance, le torrent ne remplira pas son lit.

Mes divagations me portent vers le pont où se mélangent les eaux.

Là se complaisent les pêcheurs.

Leurs lignes sont d'un calme imperturbable, pourtant on leur a mis des clochettes.

Mais on est ici pour discuter, la pêche est accessoire, ici on n'y pêche que les nouvelles, alors on ne regarde plus le bouchon faire des ronds dans l'eau.

C'est l'instant que choisit un mulot, ou peut-être un loup, pour faire un bond qui trouble le miroir de l'eau. Rien ne bouge, même pas les pêcheurs qui n'ont rien vu.

Le « Banc des Fatigués » est surpeuplé.



Je continue cap au sud vers les voiliers à l'amarre.

Ils attendent ...

Solitaires et délaissées, ils offrent leurs mâts en offrande à un ciel où patrouillent de lourds nuages.

Ils veulent le vent et la course dans les vagues, ils ne vivent que du souffle qui gonfle leurs voiles.

Mais nos ports ne sont que des cimetières de mâts, même l'été ne les réveille pas.

Alors il faut s'habituer à ces nouvelles forêts sans fleurs ni feuilles, à peine le sifflement du vent dans les drisses. Aucun oiseau n'y nichera, peut-être un goéland argenté pour une courte pause le temps d'une fiente.



Le vent emplit mollement la manche à air qui s'agite en haut du mât, ce n'est pas le mistral impérial qui fouette les sangs et blanchit la mer d'écume rageuse, c'est un petit courant d'Ouest qui souffle quelques rides sur la mer jusqu'au bleu des Iles d'Or frangeant l'horizon de leurs collines ensoleillées.

Le chemin des annamites vous mène là pour un nouveau départ vers des routes au large, des espoirs de criques où l'eau est si claire.

Départ pour un voyage imaginaire qui vous porte au rivage des îles.

Là-haut les nuages bas s'attardent promettant d'incertaines risées.

Ils ne feront que passer ne laissant qu'une empreinte diaphane sur la mer ridée de cette belle après-midi.

La sérénité des cieux, le calme des lieux, me remplissent de cette paix propice à m'ouvrir à la poésie des images, à la perception de mille sentiments de plénitude et de grâce que je laisse venir sans contrainte, l'esprit en vagabondage.



La mémoire se nourrit de l'obscur, la pensée se libère dans la lumière.

Alors je restai là, assis sur la jetée qui fait face à la mer, dans ce calme fragile de l'entre deux vents.

Thème « Promenades solitaires ».
Illustration photographique Alhazen.

La promenade est essentiellement une manière de converser avec soi.

[Chantal Thomas]